



HAL
open science

La mer et la forêt : ethnoécologie des populations forestières et des pêcheurs du sud-Cameroun

Serge Bahuchet

► **To cite this version:**

Serge Bahuchet. La mer et la forêt : ethnoécologie des populations forestières et des pêcheurs du sud-Cameroun. Froment A., I. de Garine, Ch. Binam Bikoy et J.F. Loung. Bien manger et bien vivre. Anthropologie alimentaire et développement en Afrique intertropicale : du biologique au social, L'Harmattan-Orstom, pp.145-154, 1996. hal-00397173

HAL Id: hal-00397173

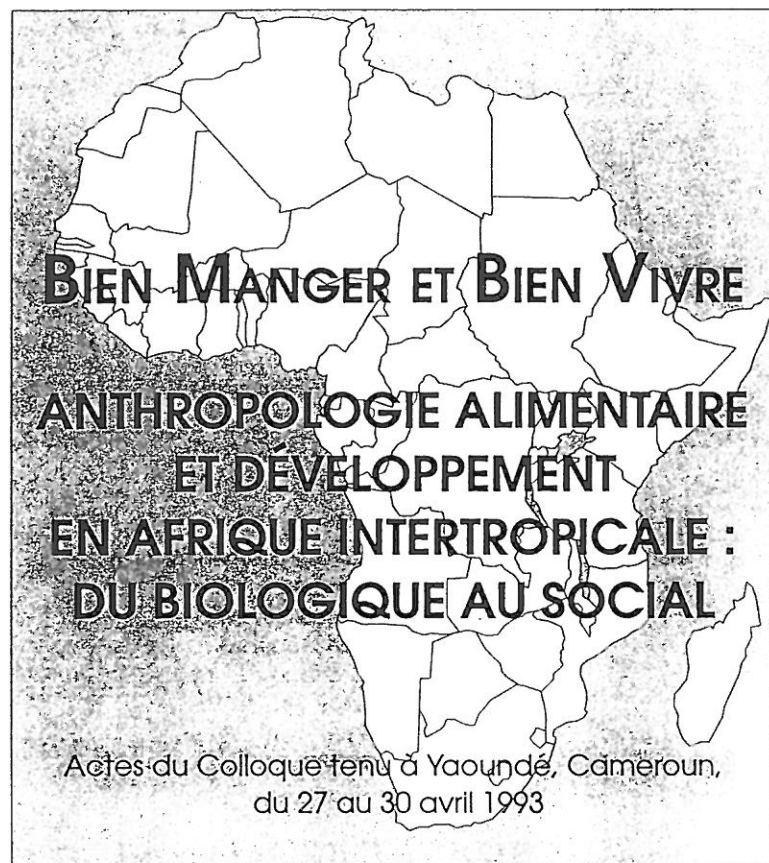
<https://hal.science/hal-00397173>

Submitted on 17 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de :
A. FROMENT, I. DE GARINE, CH. BINAM BIKOI ET J.F. LOUNG



Ouvrage publié avec le concours de l'ORSTOM et du Ministère de la Coopération

Co-édition L'Harmattan ORSTOM

PARIS 1996

Chapitre 14

La mer et la forêt : Ethnoécologie des populations forestières et des pêcheurs du Sud-Cameroun

Serge Bahuchet

CNRS, LACITO et Anthropologie et Ecologie de l'Alimentation,
Muséum National d'Histoire Naturelle, 4 Av. du Petit Château, 91800 Brunoy, France

Résumé

On présente les principales caractéristiques ethnoécologiques de trois populations du sud du Cameroun, les pêcheurs côtiers Yasa, les agriculteurs sur brûlis Mvae et les chasseurs-collecteurs semi-sédentarisés Kola. Bien que présentant des différences dans les activités d'acquisition et l'insertion dans l'espace, leurs modes de subsistance montre aussi une similitude de structure, à savoir la complémentarité entre l'agriculture, principalement productrice des féculents, et les activités d'exploitation des ressources sauvages, fournissant les protéines du régime alimentaire. Ce schéma se retrouve bien au-delà de ces trois ethnies, à travers la plupart des forêts denses humides. Il en découle des conséquences importantes pour la définition d'une meilleure politique de développement durable.

The sea and the forest: ethnoecology of forest populations and fishermen from the South of Cameroon

The principal ethnoecological features of 3 groups of Southern Cameroon are exposed: Yasa coastal fishermen, Mvae swiddeners and Kola semi-settled hunters and gatherers. Though differing in their production activities as well as in their spatial organization, their subsistence strategies are based upon a similar structure. Agriculture, which produces the carbohydrate food, is complementary with the wild resources exploitation, mainly supplying the proteins of the diet. This pattern is found among many groups throughout the rainforests all over the world. From this, important conclusions may be drawn for a better policy of sustainable development.

Introduction

Le sud du Cameroun est couvert presque uniformément par la forêt dense humide. La population de cette zone est divisée en de nombreux groupes ethniques. La région de Campo, dans le département de l'Océan, fut choisie pour le projet d'anthropologie alimentaire car s'y trouvaient réunies des conditions comparatives idéales. En effet, là vivent côte-à-côte plusieurs sociétés représentant des styles de vie différents, bien qu'el-

les soient insérées dans un écosystème similaire, la forêt équatoriale. Ainsi sont regroupées au même endroit les principaux types économiques existant ailleurs dispersés dans le bassin forestier : des chasseurs-collecteurs, des agriculteurs et des pêcheurs.

Dans cette brève contribution, nous présenterons les principaux traits qui caractérisent chaque groupe, en les distinguant de ses voisins ; il s'agit là d'une introduction ethnologique et éco-

logique à une étude à la fois plus fine et plus détaillée, réalisée collectivement dans le projet d'anthropologie alimentaire des populations camerounaises⁽¹⁾.

Ethnoécologie

Le cadre d'analyse retenu, celui de l'*ethnoécologie*, s'impose dans le cas de sociétés rurales. En effet, celles-ci sont insérées dans un milieu naturel très prégnant, et toutes leurs activités sont confrontées aux réalités des éléments. Pour les habitants de ces régions, l'environnement est une préoccupation constante.

Les populations rurales des régions forestières vivent dans et de la nature ; on ne peut donc pas éluder l'étude de leur écologie et de leur conception du milieu naturel. C'est précisément là le rôle de l'ethnoécologie. Cette approche, qui privilégie les relations d'une société avec son environnement, est essentiellement bi-directionnelle. Elle prend en compte d'une part l'utilisation qui est faite du milieu naturel (et les techniques qui la permettent), d'autre part les connaissances et la perception que les membres du groupe ont de ce milieu, c'est-à-dire les *savoirs* et les *savoir-faire*. Il s'agit là d'une méthode d'approche globale, qui nécessite un inventaire précis des plantes et des animaux connus et nommés, de leurs usages, et des connaissances qui les concernent. Toutefois ce recensement ne peut pas rester une liste nue. On s'attache à regrouper les éléments dénommés, à la fois par la mise en évidence des classifications populaires, et par la recherche des « paysages » : comment les membres de la population « découpent-ils » le monde, quels écosystèmes définissent-ils, quelles relations décrivent-ils entre les êtres vivants qui les entourent ?

Les ethnoscience, c'est-à-dire les connaissances scientifiques des populations traditionnelles, sous-tendent leurs activités car elles sont mises à concours, consciemment ou non, dans toutes les actions. Au sens strict, les ethnoscience sont des *sciences appliquées*. Les activités d'approvisionnement sont basées sur une

observation ancestrale, transmise de génération en génération, elles comportent des savoirs objectifs qui peuvent être confirmés par la science occidentale. Ainsi, la chasse nécessite une connaissance du comportement du gibier, de son régime alimentaire afin de le trouver au bon endroit ; l'agriculture demande une appréciation de la qualité des sols qui pourra être révélée par la présence de telle ou telle plante particulière. L'intérêt de l'enquête sur les écosystèmes et paysages tels que reconnus par les membres de la communauté étudiée est précisément de mettre en relation activités et savoirs, par des questions simples : où sont les ressources, comment va-t-on les chercher.

Par ailleurs, les activités humaines mettent aussi en œuvre d'autres savoirs et pratiques qui relèvent de l'irrationnel invérifiable mais qui pour les personnes elles-mêmes sont fondamentales : effectuer tel rite ou chanter telle chanson avant la chasse sera considéré par le chasseur comme aussi important que d'avoir une sagaie bien pointue (cf. Arom, 1974). A ce titre, les rituels font partie de la chaîne technique. Ces comportements trouvent leurs racines dans la cosmologie, et dans l'explication des phénomènes naturels que chaque société se forge au fil des siècles.

Stratégies de subsistance

Cet ensemble, savoirs et savoir-faire, cosmologie et ethnoscience, s'articule pour constituer ce que nous avons appelé la *stratégie de subsistance*, propre à chaque société (Bahuchet, 1986).

⁽¹⁾ Projet associant l'Institut des Sciences Humaines du Cameroun, le CNRS et l'ORSTOM, et dirigé par I. de Garine, J.F. Loung et A. Froment. Les matériaux ont été recueillis au cours de cinq missions du CNRS effectuées dans le cadre de ce projet, en 1983 (3-5 et 11-12), 1984 (5-8) et 1985 (5-7 et 10). Nos premières enquêtes ont été menées en préliminaire au projet alimentaire lui-même, et certaines ont été ensuite approfondies lors des missions plus longues de jeunes chercheurs, ayant éventuellement donné lieu à des diplômes universitaires (Kola : D. Joiris, 1985 et G. Ngima, 1993 ; Kola et Mvae : E. Dounias, 1987, 1993 ; Yasa : E. de Garine, 1987).

Les sociétés forestières camerounaises nous présentent des exemples de stratégies de subsistance qui toutes sont basées sur la *complémentarité* de l'agriculture itinérante sur brûlis et de l'utilisation des ressources animales sauvages par la pêche ou par la chasse. Cependant elles montrent des différences nettes, qui se traduisent dans le type d'insertion dans le milieu et dans le choix des ressources utilisées (cf. I. de Garine, 1993).

On peut caractériser ainsi les sociétés vivant dans la région de l'Océan, que le programme d'anthropologie alimentaire s'était donné comme but d'étudier : les Yasa, pêcheurs côtiers, tournent le dos à la forêt, alors que les Mvae y pratiquent leur agriculture sur brûlis ; les Kola s'insèrent au centre du massif forestier pour développer une chasse professionnelle.

Les pêcheurs côtiers

Toutes les préoccupations des Yasa concernent la pêche en mer. Elle est réalisée par les hommes, au moyen de techniques variées (ligne, palangre, divers filets dormants ou dérivants). Les femmes quant à elles pêchent en rivière (nasses, petites sennes à alevins) et récoltent les mollusques dans les rochers à marée basse. Les enfants mêmes pêchent à la ligne depuis les rochers de la plage, et capturent les crabes de terre avec des pièges. Dans cet éventail, les techniques employées varient avec les saisons en fonction des marées et des courants. De plus, elles ont changé avec le temps, en particulier grâce à un changement d'embarcation, lié à l'usage plus important des filets actuellement, au détriment des pêches à la ligne prédominantes naguère (Bahuchet, 1992).

Dans ce mode de vie, l'intérêt pour la forêt est limité à la recherche de matériaux (en particulier de construction), aux plantes médicinales, et bien sûr au sol pour l'agriculture. On peut donc considérer que, dans le régime alimentaire yasa, les protéines viennent de la pêche en mer, ce qui est confirmé par les enquêtes de consommation (Koppert *et al.*, 1993).

Les agriculteurs

Avec les Mvae, l'attention se porte d'une part vers l'agriculture, et d'autre part vers les activités de piégeage en forêt. Les activités agricoles sont assez complexes, la pratique du brûlis, avec des jachères longues, étant ici liée à des mises en cultures dépassant deux ans, ce qui est la durée habituelle dans la plupart des autres ethnies d'Afrique centrale. De plus, il est fréquent que les nouveaux champs soient enclos afin de les protéger des animaux ravageurs. De ce fait, les travaux des champs nécessitent un apport de travail collectif notable, sensiblement plus important que chez leurs voisins Yasa (Pasquet et Koppert, 1993).

Bien que les hommes participent notablement aux travaux des champs, et pas seulement pendant la saison des brûlis, ils se consacrent principalement au piégeage en forêt. Les hommes mvae entretiennent de longues lignes de pièges à collet (plus de cent par chasseur), souvent tendus à plusieurs heures de marche du village. Ils vont les visiter en y passant plusieurs jours chaque semaine. Ainsi, il apparaît que la mobilité saisonnière des hommes est grande, avec un double habitat, village et campements de piégeage. On tire aussi de la forêt des poissons d'eau douce grâce à des techniques de pêche en rivière, mais ce type d'activité a nettement régressé depuis le début du siècle (cf. Dounias, 1993). La collecte alimentaire, sans être inexistante, est cependant limitée aux noix oléagineuses.

Les chasseurs-collecteurs

En schématisant, on peut dire que le mode économique des Pygmées africains consiste à associer la chasse et la cueillette avec l'agriculture des autres ! Au sud du Cameroun vivent deux groupes pygmées différents, les Baka au sud-est et les Ba.Kola, ou Ba.Gyeli, au sud-ouest (Bahuchet, 1991 ; Joiris, 1985). Dans une certaine mesure, ces groupes représentent deux étapes dans le changement de mode de vie, en particulier en ce qui concerne le mode de relations avec les agriculteurs sédentaires voisins. Les

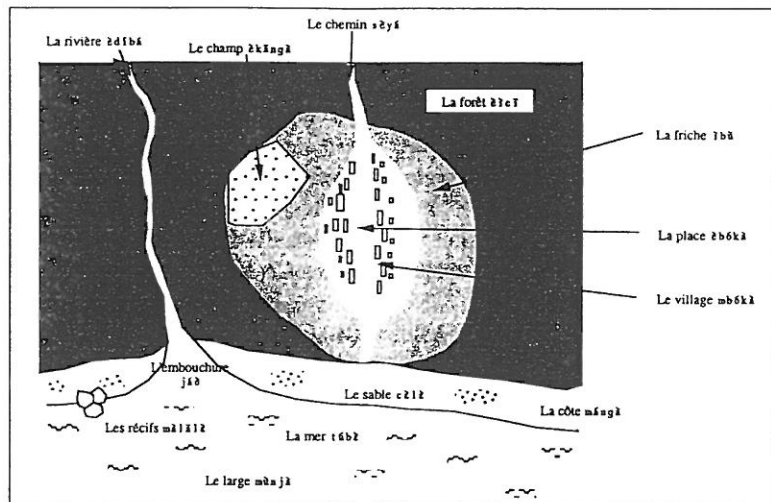


Figure 1. Le paysage Yasa

deux ethnies pygmées peuvent être considérées comme des populations mobiles, en ce que les communautés changent de localisation plusieurs fois chaque année, et ce malgré le très net processus de sédentarisation qui s'est développé depuis une trentaine d'années (cf. Joiris, 1986, 1992 ; Loung, 1959).

Les Baka sont associés directement à des familles de villageois, par des liens de clientélisme, avec lesquelles ils échangent des produits de la forêt et du travail contre des outils, des habits et des produits alimentaires agricoles. La chasse, la pêche dans les ruisseaux et la collecte (végétaux, miel, insectes) restent les activités principales, presque toujours collectives, qui structurent l'organisation sociale et le système des valeurs.

Chez les Kola, s'est opérée plus anciennement une mutation dans les relations avec les populations voisines, et le clientélisme s'est changé en relations de commerce (cf. Bahuchet, 1993). Leur rythme de vie est nettement dualiste, alternant quelques mois dans le hameau entouré de leurs plantations, et quelques mois dans des campements au cœur de la forêt. Outre quelques pièges à collet disposés autour du hameau de base, les mammifères forestiers (principalement

céphalopes) sont capturés lors de chasses collectives aux filets auxquelles participent toute la communauté (hommes, femmes et enfants) alors que les rongeurs géants (athérures et rats de Gambie) sont tués lors de chasses-poursuite avec des chiens menés par le couple, ou même par des groupes de femmes seules. Au cours de chaque sortie, les produits végétaux sont recherchés (champignons, graines oléagineuses).

L'agriculture

Les mesures et les inventaires dans les champs montrent des différences nettes entre les trois ethnies. Les Yasa apparaissent comme des cultivateurs de manioc, avec 90 % de la surface plantée. Par contre les Kola se partagent entre le manioc (62 %) et les plantains, macabos et ignames. Les Mvae présentent le système le plus complexe, avec une diversité plus grande de plantes cultivées (manioc 44 %, macabos 33 %, ignames et patates douces 11 %, plantains 9 %) mais aussi une plus grande densité : 1 034 plantes pour 1 000 m², contre 925 chez les Yasa et seulement 725 chez les Bakola.

Si les surfaces abattues annuellement par une famille sont comparables chez les Yasa et les Mvae (de 4 à 9 000 m²), elles sont plus réduites

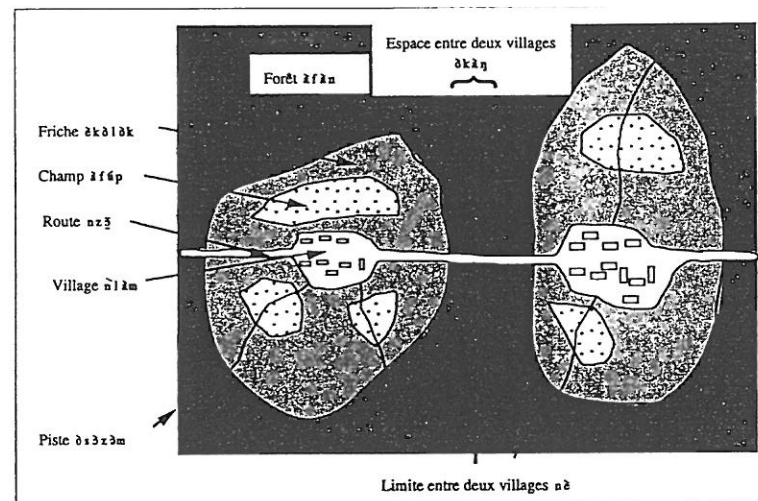


Figure 2. Les paysages Mvae

chez les Bakola (de l'ordre de 3 000 m²), où de plus les champs sont quelquefois collectifs. Mais le cycle agraire des Yasa, comme celui des Bakola, dépasse rarement deux années successives d'exploitation, alors que les Mvae continuent de récolter et d'entretenir les champs pendant plus de cinq ans (en relation avec l'utilisation importante des plantains), ce qui multiplie d'autant les surfaces utilisées par une famille. L'adoption de l'agriculture par les Pygmées est maintenant un processus très avancé. Actuellement, la totalité des Kola et 95 % des Baka possèdent des parcelles plantées, ce qui ne signifie cependant nullement qu'elles sont suffisantes pour assurer l'approvisionnement de la famille toute l'année durant. Seules une minorité de familles sont autosuffisantes. Mais dans ce cas, chez les Baka, on compte même quelques producteurs de cacao !

Les milieux

Chacune de ces ethnies distingue plusieurs types de paysages, qu'elle exploite de différentes manières.

Les Yasa (figure 1) opposent la mer à la terre ferme, et dans chaque cas ce qui est loin de ce qui est proche : la « grande forêt » *njinga* et la

« brousse » *eici*, le « large » *munja* et la « côte » *manga*. Le village où les jardins sont disposés derrière les maisons, est entouré d'une large surface de champs et de friche. Il est appuyé à la plage, et les surfaces cultivées s'étalent autour en arc de cercle.

Les Mvae (figure 2) mettent l'accent sur la « forêt vierge » (ou jamais cultivée de mémoire d'homme) *afan*, où l'on piège et que l'on abat pour les meilleurs champs, par opposition à la « friche » *ekolok*, milieu anthropique par excellence, qui entoure les villages comme un anneau. Le village est une unité sociale séparée d'une autre par une zone de forêt vierge, nommée *okang*, « espace entre deux villages » (« bosquet » en français local).

Les Kola (figure 3) distinguent aussi la « forêt » *zii* de la « friche » *vudi*, et opposent leur propre hameau *ndabo* au village des Grands Noirs *kwado*, tout en distinguant ce hameau du camp forestier *mbaa* dépourvu de cultures vivrières.

Caractère des stratégies de subsistance forestières

Les groupes observés dans notre terrain du sud-ouest sont représentatifs de modes de vie que l'on rencontre partout ailleurs au sud Cameroun.

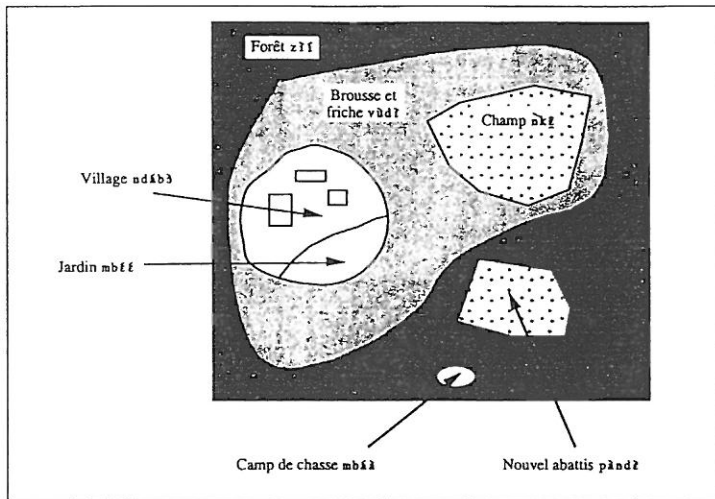


Figure 3. Les paysages Kola

Les pêcheurs Yasa montrent une stratégie de subsistance similaire à celle des Batanga, par exemple. Les Pygmées Baka ressemblent de plus en plus aux Pygmées Kola, et l'économie des Mvae diffère peu de celle de nombreux autres groupes du sud-est tels que les Mbomam ou les Bangando. Et ces modes de vie sont tous basés sur la complémentarité de l'agriculture et des ressources sauvages.

Même dans le cas des groupes sociaux qui cultivent des produits commerciaux, et en tout premier lieu le cacao, tels les Bangando ou les Nzem parmi beaucoup d'autres, la mobilité saisonnière en forêt est très importante. Il est en effet très fréquent que les cacaoyères soient implantées en pleine forêt, à plusieurs heures de marche du village, localisé lui le long de la route. Les cultivateurs alternent ainsi des mois de vie au village avec des mois de vie dans les hameaux de plantation en forêt, et bien évidemment les activités et les régimes alimentaires diffèrent sensiblement dans les deux localités (figures 4 et 5). Dans tous les cas, les animaux issus de l'élevage (chèvres, poules, moutons) n'ont d'usage que social, en relation avec des événements tels que mariages, deuils, et leur apport alimentaire est limité aux réunions festives. Nos enquêtes

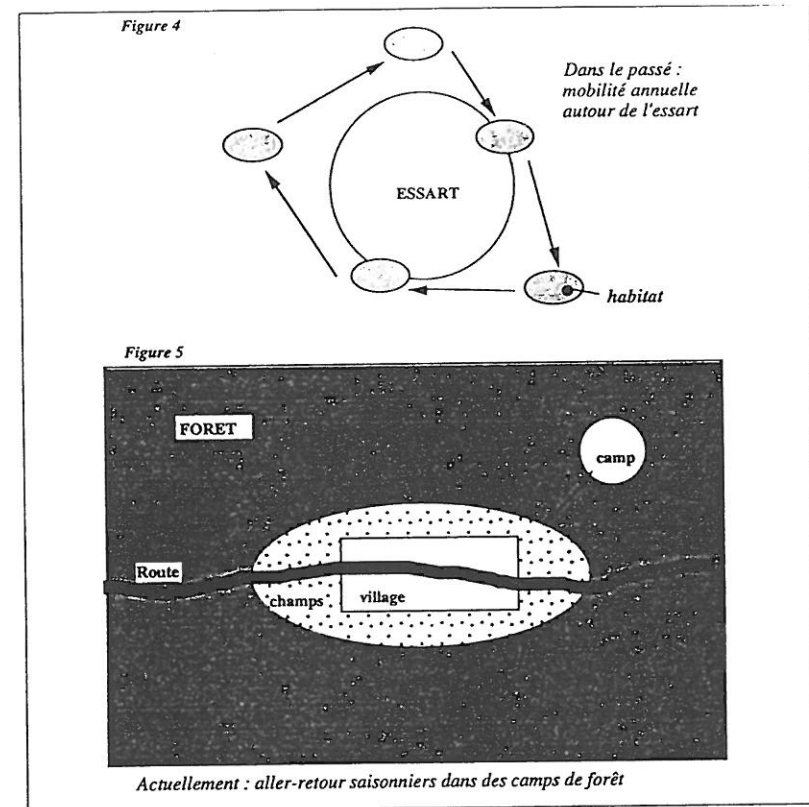
quantitatives au Cameroun montrent que la viande d'élevage apporte seulement 1,7 % des protéines du régime alimentaire des Mvae, 1,2 % de celui des Yasa, et 0 % pour les Kola (cf. données dans Koppert, 1991).

On peut mettre en avant les points communs à ces modes de vie, qui apparaissent comme de véritables éléments caractéristiques définissant un *style de vie forestier*. Il s'agit là de traits de base dont il faut impérativement tenir compte dans tous les projets touchant au futur de la forêt et de ses habitants.

Les caractères fondamentaux sont les suivants:

- l'agriculture forestière est *itinérante*, elle implique une *jachère longue* ;
- l'agriculture fournit la part quantitative et la base calorique du régime alimentaire, les ressources sauvages de la forêt en apportent la part protéique et la majeure partie des éléments qualitatifs (vitamines, minéraux)⁽²⁾ ;

⁽²⁾ Cas particulier, les Pygmées, naguère traditionnellement sans agriculture, ont résolu historiquement leur apport calorique en s'associant avec des agriculteurs. L'utilisation de végétaux « cultivés par d'autres » apparaît ainsi plus facile que la recherche des plantes sauvages, plus dispersées. On doit aussi souligner la longue durée de l'association des Pygmées et des agriculteurs. Cf. Bahuchet *et al.*, 1991 ; Bahuchet, 1993.



Figures 4-5. Transformation du mode de vie des populations forestières

- les activités sont réalisées sur la base d'une importante mobilité saisonnière.

Ces cas ne sont pas isolés. Contrairement à une idée fréquemment exprimée, ces populations forestières du sud du Cameroun ne sont pas des minorités attardées à la traîne du progrès : au contraire, elles représentent un mode de vie mondial. Partout sous les Tropiques l'économie forestière, l'adaptation de l'homme à la forêt équatoriale, suivent la même voie. *Les groupes du sud-Cameroun sont des paysans de la forêt qui utilisent d'une manière quasi-optimale leur écosystème, depuis des siècles, sans nuire à sa permanence.*

En effet, un récent rapport de synthèse réalisé pour la Commission Européenne, pour le-

quel nous avons réuni et analysé une importante documentation écologique et ethnologique couvrant toutes les forêts équatoriales du monde (Amazonie, Afrique et Asie insulaire ; Bahuchet *et col.*, 1994)⁽³⁾, nous a convaincu que les caractères reconnus dans les économies traditionnelles camerounaises ne différaient pas de celles des sociétés des autres forêts denses humides, quelles que soit les plantes alimentaires de base (manioc, ignames, taros, bananes, riz pluvial ou patate douce en Asie).

⁽³⁾ Ce rapport a été réalisé par une équipe associant des chercheurs du CNRS, de l'Université Libre de Bruxelles et de l'ORSTOM (F. Aubaile-Sallénave, S. Bahuchet, F. Grenand, P. Grenand, D. Joiris et P. de Maret).

Il en résulte plusieurs constatations d'importance :

- 1- L'homme a habité les forêts équatoriales depuis plusieurs milliers d'années, il y a introduit l'agriculture itinérante et ce faisant il a modifié la végétation : *les forêts actuelles sont issues de ces activités humaines*, même si on peut avoir l'impression qu'elles sont vierges ;
- 2- Les essarteurs, comme les chasseurs-cueilleurs nomades, font *partie intégrante* de l'écosystème forestier, qu'ils ont d'ailleurs contribué à façonner (phytogéographiquement et écologiquement parlant) au cours des derniers millénaires ;
- 3- De ce fait, il est écologiquement incorrect d'imaginer une « forêt équatoriale vierge », qui serait à protéger contre un homme nécessairement destructeur.

Conséquences pour le développement

On voit donc que la présence de l'homme n'est pas incompatible avec le maintien de la forêt ; au contraire, par la jachère, partie intégrante de l'agriculture forestière, l'homme favorise la dispersion des essences.

Ces peuples équatoriaux représentent des styles de vie, des économies qui sont *compatibles avec le maintien de la biodiversité*, avec le maintien d'une couverture arborée complexe, une conservation et une permanence de l'écosystème, grâce à une *utilisation rationnelle et diversifiée* des ressources naturelles, variant selon cycle des saisons.

Il est nécessaire de rappeler fortement ces vérités à l'heure où de plus en plus d'actions sont entreprises pour « conserver la forêt dense humide », par la création de zones de réserves naturelles.

- 1- Le fait que les protéines des régimes alimentaires soient majoritairement d'origine sauvage devrait conduire à ménager différemment la législation sur la protection de la faune. Il est fallacieux, et vain, d'assimiler la chasse traditionnelle, destinées à l'ap-

provisionnement et à la subsistance des communautés, à du braconnage. et lorsque chasse commerciale il y a, il est de même nécessaire de prendre en compte les revenus monétaires que les chasseurs en tirent⁽⁴⁾, et de leur proposer des ressources financières de substitution avant de l'interdire. Cela revient, en clair, à étudier, parallèlement à la conservation de la nature (de la biodiversité comme on dit maintenant), des mécanismes et des politiques de *gestion de la faune sauvage*.

- 2- Contrairement à l'opinion habituelle des agronomes et des écologues, l'agriculture itinérante sur brûlis est la seule ayant montré son efficacité et sa permanence (figure 6). Elle est cependant tributaire d'une jachère longue (plus de 20 ans), qui seule garantit la reconstitution de la fertilité du sol et la régénération forestière (figure 7). Une jachère courte, c'est à dire une rotation avec remise en culture dans un laps de temps inférieur à 10-15 ans, entraîne une secondarisation et à terme la déforestation. C'est là le grand danger des projets d'aménagement et des plans de zonage qui prévoient des limitations des terres agricoles, pour favoriser les surfaces vouées à l'enrichissement forestier en vue de l'exploitation des bois, comme c'est le cas au Cameroun en ce moment. En effet, les zonages n'incluent pas les vieilles jachères, qui ne se distinguent pas de la forêt non remaniée sur les photographies aériennes ; les calculs de surface agricole qui sont alors effectués ne prennent pas en compte les surfaces nécessaires à une rotation longue.

- 3- Une autre erreur grave fréquemment commise est celle qui consiste à confondre agriculture itinérante sur brûlis et défrichage par le feu. Lorsque les groupes de pression écologistes clament « à la minute présente, 300 000 hectares de forêt tropicale partent

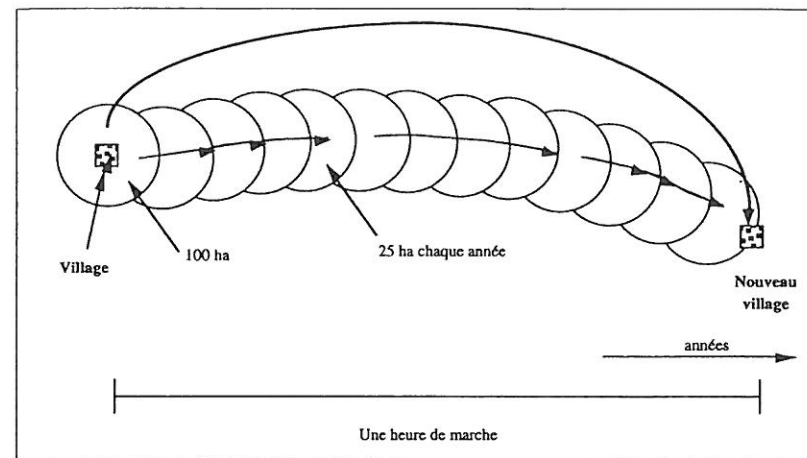


Figure 6. Système des jachères avant la fixation administrative des villages

en fumée », ils omettent d'indiquer qu'à la même minute, la majeure partie de ces hectares sont abandonnés à la reconquête de la nature – tout au moins, pour la part de cette surface dont le brûlis est dû aux paysans traditionnels de la forêt. Tout autre est l'activité des colons venant des régions périphériques et qui s'implantent dans les « forêts vierges » en quête de nouvelles terres agricoles. Ceux-là défrichent et cultivent, certes, mais de manière permanente. Et comme ils ignorent la pratique de la jachère, ils appauvrissent les sols, et doivent, après

quelques années, essayer plus loin, abandonnant derrière eux une zone stérile. Que n'ont-ils appris des habitants traditionnels les techniques ancestrales de l'agriculture forestière !

- 4- C'est au contraire sur l'agriculture itinérante qu'il conviendrait de s'appuyer pour une politique d'enrichissement des forêts, par la technique dite de l'agroforesterie. Il est en effet fort concevable de gérer les jachères longues en les enrichissant d'espèces ayant un intérêt pour les sociétés humaines — et pas seulement des essences destinées

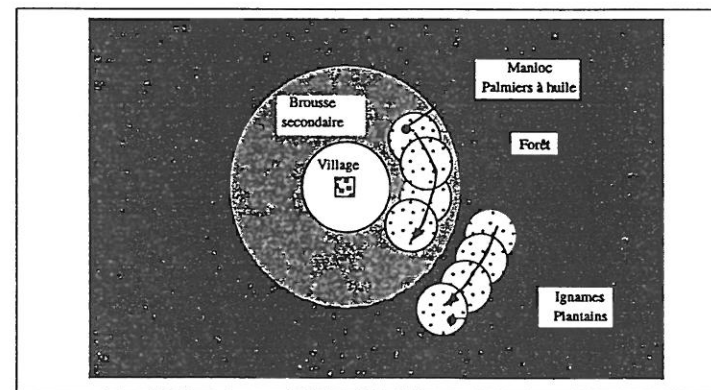


Figure 7. Système actuel avec des villages fixes

⁽⁴⁾ Pour le sud Cameroun, cf. Garine, 1993

au commerce du bois. On peut y planter des plantes techniques (comme les rotins), médicinales (comme les *Rauwolfia*, parmi beaucoup d'autres) mais aussi des arbres porteurs de fruits que les mammifères consomment, attirant ainsi le gibier (céphalophes, gros rongeurs) et participant ainsi à sa gestion, évoquée plus haut. Il est une agroforesterie à l'africaine à étudier, à inventer, dont l'application est certainement moins difficile que ne feignent de le croire

les agronomes classiques. Mais c'est le futur de la forêt et le bien être de ses habitants qui sont en jeu. L'ethnoécologie permet d'affirmer deux convictions profondes :

- *c'est une gestion durable des forêts équatoriales qui assurera aussi un futur aux populations traditionnelles forestières ;*
- *ce sont les populations forestières qui garantissent le mieux le futur des forêts équatoriales.*

Bibliographie

- Arom, S. (1974). De la chasse au piège considérée comme une liturgie. *The World of Music* XVI, 4, (Mainz), 3-19.
- Bahuchet, S. (1986). Ethnoécologie comparée des Pygmées Aka et des villageois Ngando de la Lobaye (R.C.A.). *Ecologie Humaine*, 4-2, 3-18.
- Bahuchet, S. (1991). Les Pygmées d'aujourd'hui en Afrique centrale. *Journal des Africanistes*, 61-1, 5-35.
- Bahuchet, S. (1992). Esquisse de l'ethnoécologie des Yasa du Cameroun. *Anthropos* 87, 511-520.
- Bahuchet, S. (1993). History of the inhabitants of the central African rain forest: perspectives from comparative linguistics. In : Hladik *et al.* (eds.), *Tropical forests, people and food*, UNESCO / Parthenon, New York, pp 37-54.
- Bahuchet, S., Mckey, D. et I. de Garine (1991). Wild yams revisited: is independence from agriculture possible for rain forest hunter-gatherers? *Human Ecology*, 19-2, 213-243.
- Bahuchet, S. coordinateur, (1994). *Situation des populations indigènes des forêts denses et humides*. Bruxelles, Commission européenne, document (ISBN 92-826-7875-X), 512 p. (comprenant un Atlas de 15 cartes)
- Dounias, E. (1987). *Ethnoécologie et alimentation des Pygmées Bagyeli — Sud-Cameroun*. Le Havre, ISTOM, Rapport de stage, 83 p. multigraph.
- Dounias, E. (1993). *Dynamique et gestion différentielle du système de production à dominante agricole des Mvae du sud Cameroun forestier*. Thèse de doctorat, Université Montpellier II, 632 p. multigraphiées.
- Garine, E. de (1987-88). *Ngonje : note sur la possession chez les Yasa du Sud-Cameroun*. Paris, Université de Nanterre, Mémoire de Maîtrise, 84 p.
- Garine, I. de (1993). Food resources and preferences in the Cameroon forest. In : Hladik *et al.* (eds.), *Tropical Forests, people and food*, UNESCO / Parthenon, New York, pp 561-574.
- Joiris, D. V. (1985). *Notes de terrain sur l'ethnographie des Pygmées Bakola (Rapport de mission)*. Yaoundé-Bruxelles, 86 p. multigraphiées
- Joiris, D. V., (1986). Elements of techno-economic changes among the sedentarized BaGyeli Pygmies (Southwest Cameroon). *4e International Conference on Hunting and Gathering Societies* (Londres), 11 p.
- Joiris, D. V. (1992). Entre le village et la forêt: place des femmes bakola et baka dans des sociétés en voie de sédentarisation. In : Pinton et Lecarme (eds.), *Relations de genre et développement, femmes et sociétés*. Paris, ORSTOM, pp 125-148.
- Koppert, G. (1991). *Rapport provisoire des enquêtes alimentaires, de l'anthropométrie, des actogrammes et de la dépense énergétique*. Yaoundé, ORSTOM, 190 p. multi.
- Koppert, G. *et al.* (1993). Food consumption in three forest populations of the Southern coastal area of Cameroon : Yassa - Mvae - Bakola. In : Hladik *et al.* (eds.), *Tropical Forests, people and food*, UNESCO / Parthenon, New York, pp 295-310.
- Loung, J. F. (1959). Les Pygmées de la forêt de Mill. Un groupe de Pygmées Camerounais en voie de sédentarisation. *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 48, 362-379.
- Ngima Mawoung, G. (1993). Le système alimentaire des groupes pygmées Bakola de la région de Campo (Sud-Ouest du Cameroun). Thèse de doctorat, Université Paris V, 614 p. Multi.
- Pasquet, P. et Koppert, G., (1993). Activity patterns and energy expenditure in Cameroonian tropical forest populations. In : Hladik *et al.* (eds.), *Tropical Forests, people and food*, UNESCO / Parthenon, New York, pp 311-320.